

JEFF NOON

Descendre en marche

Roman traduit de l'anglais par Marie Surgers

LA VOLTE

LA VOLTE *Descendre en marche* JEFF NOON

::
Conception graphique : Stéphanie Aparicio
Illustration de couverture : Corinne Billon
::
Cet ouvrage a été composé avec les caractères « LaVolte » (pour l'intérieur),
polices exclusives dessinées par Laure Afchain.
© Tous droits réservés.
::
Traduit de l'anglais par Marie Surgers
© Jeff Noon — 2002
© Éditions la Volte — 2012
Dépôt légal octobre 2012
i.s.b.n : 9782917157220
Numéro 0-31
::

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.lavolte.net/

1

>

Hier soir, c'était dur. Très dur. Le pire qu'on ait connu jusqu'ici. Ils étaient trop nombreux, toute une famille, et tous en crise. On a dû partir les mains vides. Henderson a reçu un sacré coup sur le crâne. Elle dit que c'est ma faute. Au bout du compte on s'est réfugiés dans un *bed and breakfast* des faubourgs. C'était un établissement sombre et déplaisant, avec des gens qui erraient dans les couloirs toute la nuit, à gémir, à se lamenter. Pas facile de dormir. Du sang dans la cuvette des toilettes, de la merde sur les murs. Tous les miroirs et même l'écran de la télé recouverts de peinture noire. Mais c'était pas cher et on était en sécurité. On ne nous a posé aucune question, même quand nous avons dit qu'on partagerait à trois la chambre minuscule. Puis, ce matin, départ tardif, et une longue route qui nous attend. Une autre mission. Qui rimera à quoi? Après hier soir, je suis un peu paumée, découragée. Les autres aussi. Personne ne parle.

>

On s'est arrêtés pour déjeuner. Ce qu'on a trouvé de mieux, c'était une camionnette garée sur une aire de repos et entourée de quelques tables. La bouffe était correcte. Ensuite on a pris nos médicaments. Peacock a dit que dorénavant, quoi qu'il advienne, il faudrait y aller en douceur. Il aime bien les règles. Henderson a fait la grimace.

Une gamine de la table voisine s'est approchée de nous. Elle avait six ou sept ans, une tignasse brune toute sale et un regard halluciné. Elle m'a demandé si je voulais jouer avec sa poupée. J'ai tiré sur la ficelle selon ses instructions, et la poupée m'a parlé d'une voix triste, maladive. Les mots étaient incompréhensibles, mais la petite était ravie, comme si le jouet avait promis un amour éternel. Elle s'est mise à sauter sur place en gloussant.

Alors, devant l'enfant qui riait, devant la voix cassée, j'ai senti une douleur me gagner, une nostalgie froide. Mon cœur s'est refermé pour résister, mais trop tard, bien trop tard. Que puis-je faire ?

Où puis-je aller ?

>

Des heures de route. Pas de vrai problème jusqu'à ce qu'on repère le barrage routier. Des gyrophares tournoyaient dans la douceur du crépuscule. Mystère, danger, vies perdues ou bientôt perdues. Les pleurs d'une sirène. Les voitures n'avaient plus qu'une seule voie pour avancer ; on est passés devant un flic en uniforme qui réglait la circulation avec des gestes des mains.

Je l'ai regardé par la vitre.

Il était jeune, nerveux, et ses mains gantées de blanc se déplaçaient en enchaînements répétitifs, un pour chaque véhicule. Ça aurait dû être assez simple : l'ordre de se ranger pour laisser passer l'ambulance. Mais on avait l'impression d'un rituel complexe ou d'une danse tribale primitive. La bouche du flic était cachée par un masque chirurgical.

Ses deux mains qui se firent tendres, qui caressaient l'air, se tournèrent droit sur moi. Les mains d'un amant. Malgré tout, je ne comprenais rien aux formes qu'il dessinait.

Il allait falloir que je sois prudente.

On progressait dans la file de voitures, lentement, vers les ennuis. Un gros semi-remorque s'était couché. Il était arrivé dans l'autre sens, assez vite pour défoncer la barrière centrale puis remonter le talus herbeux très raide. J'ai imaginé le véhicule qui vacille au point le plus haut puis retombe, glisse, s'arrête là où il est maintenant, plié en deux, le grand conteneur sur la pente, la cabine du conducteur bloquant une bonne partie de la chaussée.

« Remonte ta vitre, dit Peacock.

— Pourquoi ?

— C'est ça qu'ils veulent. »

Les policiers étaient partout. Le jour était à peine frôlé de ténèbres, mais ils installaient déjà un petit projecteur. Du moins, ils essayaient. La lumière palpitait selon un rythme étrange : une seconde elle brillait fort

puis elle mourait, s'estompait, redevenait vive, encore et encore. Soudain le rayon a bondi dans le ciel. Le ciel violet, le début des étoiles.

Vénus, bleue et froide, venait de se lever.

À présent le camion renversé nous dominait. De si près, il semblait énorme, comme le flanc d'une maison. Un bruit furieux s'est élevé, des étincelles ont jailli dans l'air. Un pompier appliquait la lame d'un instrument coupant sur la portière qui restait accessible. Tout près, les ambulanciers attendaient avec leurs sacoches médicales et un brancard.

Le pauvre chauffeur, coincé là-dedans, mort ou vivant. Que s'était-il passé ?

Nous nous étions immobilisés dans la queue, assez près pour voir qu'une partie du camion avait renversé son chargement sur la chaussée. Des caisses jonchaient la route, du verre étincelait sur le bitume. Un nuage de poussière flottait. J'en avais la tête qui tournait. Il y avait trop de choses à intégrer, trop d'informations. J'ai senti le bruit me submerger.

Le faisceau de lumière tournait dans le ciel, et le crépitemment d'étincelles était pris dans son sillage ; une fleur cascade en violet et or naissait sous mes paupières. J'ai senti une odeur de brûlé. Un goût de métal m'a empli la bouche. Mes oreilles bourdonnaient.

Le bruit de la lame.

« Eh, bordel ! »

C'était Henderson qui me parlait. Elle avait pivoté sur le siège passager. Sa figure, sa crinière emmêlée, ont été peintes en couleur quand le projecteur est passé sur la voiture.

« Marlene ? »

La voix était pâteuse et trop lointaine. La lumière est repartie, mais à présent la traînée d'étincelles dansait à l'intérieur de la voiture.

« Marlene, ça va ? »

— Oui... Oui. Ça va. »

J'ai eu recours à la technique que m'avait apprise Peacock. Ne pas fermer les yeux mais se concentrer sur un minuscule aspect du monde. J'avais mon carnet sur les genoux et j'ai baissé les yeux pour concentrer toute mon attention sur la couverture. Sans bien comprendre pourquoi j'étais gênée ; je ne

dois pas leur laisser voir que je souffre, pas à ce point-là. Alors j'ai gardé les yeux rivés sur le carnet, repoussant toutes les autres images, pour laisser le dessin se former dans ma tête.

Et l'y garder, l'y garder...

Ça avait l'air de marcher. Les sensations me traversaient : les étincelles, la lumière, le feu de la lame. J'ai relevé les yeux quand un policier s'est mis à taper sur la portière de la voiture pour nous faire repartir.

Il y avait un grand nombre de policiers, plus que je n'en avais vu depuis longtemps. Tous portaient un masque blanc. Certains étaient armés. Je m'en suis étonnée, jusqu'à ce que le faisceau lumineux balaie le logo de l'entreprise peint sur le flanc du camion.

« Oh merde, a dit Peacock. Regardez-moi ça.

— Je regarde », a dit Henderson.

C'était un grand œil ouvert, bleu, entouré d'un tourbillon d'or. Alors j'ai compris au juste ce que promettait le nuage de poussière qui marbrait le pare-brise de paillettes jaune vif sur notre passage. La police était là pour nous empêcher de voler la cargaison répandue. Mais je n'aspirais qu'à descendre en marche alors même que nous accélérions. Cette pulsion insensée m'a submergée : savourer la poudre pleinement, pour une fois. Courir dans les particules volantes, bouche ouverte, respirer la poussière à pleins poumons, pour une overdose.